

vant, il ne sera peut-être pas inutile que je vous dise un mot de la manière admirable dont il a plu à la divine miséricorde de les tirer de l'abîme de misères où ils étaient plongés.

Vers le temps où de nombreux missionnaires demandaient instamment de l'emploi au Maître de la moisson, il y a environ quinze ans, un jour la nouvelle doctrine se répandit chez les *Cœurs-d'Aléine* qu'il y avait un seul Dieu, et que ce Dieu, auteur de tout ce qui est, avait fait outre la terre que nous voyons, deux choses que nous ne voyons pas : une bonne place pour les bons, que nous appelons le ciel, et une mauvaise place pour les méchants, appelée l'enfer ; que le Fils de Dieu, en tout semblable à son père, voyant que les hommes couraient tous dans le mauvais chemin, était descendu du ciel pour les remettre dans la bonne voie, mais que pour le faire, il lui avait fallu mourir sur une croix. Ces vérités, qui paraissent à tant d'hommes qui se piquent de raison, ne pas valoir la peine qu'on y réfléchisse sérieusement, ne parurent pas telles à nos sauvages. A ce bruit, toutes les familles dispersées soit pour la pêche, soit pour la chasse ou la récolte de la racine amère, se rassemblent sur les terres d'un vieux chef appelé depuis Ignace, où les attendait l'auteur de la nouvelle. On arrive au déclin du jour, il n'est point question de fatigue ; un grand conseil se prolonge dans le silence de la nuit, et la nouvelle avec tous ses détails se répète.

Dieu est grand, Jésus-Christ est bon : deux vérités dont l'admission semblait être le résultat de ce conseil ; le furent-elles en effet ? peut-être pas autant qu'il eût été désirable, les familles ne s'étaient pas encore séparées, que déjà le ciel avait envoyé un fléau qui frappait de mort un grand nombre d'entr'eux. Au moment où il sévissait avec plus de rigueur, un des moribonds, nommé depuis Étienne, entend une voix qui vient d'en haut et qui lui crie : Jette tes idoles, adore Jésus-Christ, et tu guériras. Le moribond croit à la parole entendue et est guéri. Il se promène autour du camp, raconte ce qui vient d'avoir lieu ; tous les malades qui l'écoutent font comme lui et recouvrent la santé. Je tiens le fait de la bouche même du sauvage qui a entendu la voix du ciel, son récit m'a été confirmé par des témoins oculaires qui ont pu dire : moi-même j'ai été l'objet de ce prodige ; et j'ai vu de mes yeux la montagne au pied de laquelle ont été jetées les idoles.

Bien que le sauvage garde peu le souvenir d'un événement qui ne le touche pas actuellement d'une manière sensible, celui que je viens de rapporter était marqué à des caractères si frappants, qu'il laissa des traces dans la mémoire de tous. Mais ni la constance, ni la réflexion ne sont le partage du sauvage ; aussi après quelques années seulement de fidélité aux impressions reçues, la plupart finirent par ne plus y conformer leur conduite. Ce mouvement rétrograde fut encore accéléré par les soi-disant *forts en-médecine*. (Espèce de charlatans qui se donnent pour physiciens, devins, etc., et prétendent faire des choses merveilleuses et surtout guérir les maladies par leur habileté et leur puissance surnaturelles.) A la voix d'un de leurs chefs, qui vraisemblablement n'avait pas cessé d'être idolâtre, ceux-ci convoquent une assemblée dite des croyants, où il fut résolu, du moins par le fait, qu'on reprendrait les anciennes pratiques ; et dès ce moment, les animaux du pays, redevenus divinités, rentrèrent en possession de leurs anciens honneurs. La masse, il est vrai, n'avait plus en eux la même confiance ; mais soit crainte des *forts-en-médecine*, soit curiosité purement naturelle, elle participa du moins par sa présence, au culte sacrilège qu'on leur rendait. Heureusement il y eut toujours des âmes d'élite qui empêchèrent les regards de la miséricorde de se détourner de leurs malheureux frères ; j'en connais plusieurs qui, depuis le jour où Dieu s'était manifesté à eux, n'avaient pas à se reprocher la plus légère faute.

Tel était à-peu-près l'état de la peuplade quand la Providence y envoya le R. P. de Smet. Sa visite, dont les circonstances sont rapportées ailleurs, les disposa si bien en faveur des *Robes-Noires*, et leurs docilité disposa si bien ceux-ci en leur faveur, qu'il fut décidé que j'irais à leur secours. Trois mois après, c'est-à-dire sur la fin de la chasse d'automne, en 1842, je quittai Ste-Marie avec l'autorisation de mettre les nouveaux néophytes sous la protection du Cœur-de-Jésus.

Le jour où je mis le pied sur les limites de leurs terres, qui fut le premier vendredi de novembre, je fis, avec trois chefs qui étaient venus me chercher, la consécration promise, et le premier vendredi de décembre, au milieu de chants et de prières, tels enfin qu'il devaient être, la croix s'éleva sur le bord d'un lac, où la peuplade était réunie pour la pêche. Grâce à Dieu, tous ont pu le dire la pêche miraculeuse de St Pierre se renouvela spirituellement. Car, outre qu'il ne se parla plus ni de ces assemblées de croyants, ni de ces visions diaboliques, ni de ces cérémonies superstitieuses, si fréquentes auparavant, le jeu, qui avait fait jusque là une grande partie de leur occupation, fut abandonné deux semaines après ; le lien conjugal, qui, peut-être depuis bien des siècles, n'avait connu chez eux ni unité, ni indissolubilité, fut rappelé à sa première institution ; enfin, depuis Noël jusqu'à la Purification, le feu de la *Robe-Noire* fut alimenté de tout ce qui restait de l'ancienne *médecine*. Il était beau de voir les *forts-en-médecine* faire justice, de leurs propres mains, des misérables hochets dont l'enfer s'était servi ou pour tromper leur ignorance, ou pour accrédirer leurs impostures. Combien furent sacrifiés, dans les longues soirées de cette époque, de plumes d'oiseaux, de queues de loup, de pieds de biche, de sabots de chevreuil, de touffes d'étoffe, d'images de bois, etc !

Mais que Dieu est bon ! A peine le mauvais arbre eût-il été ainsi coupé et jeté au feu, que voilà la bénédiction de la terre s'unissant à celle du ciel pour récompenser leur sacrifice. En un seul jour trois cents chevreuils sont la

proie des chasseurs. Quelle merveille ! dira-t-on, c'était par une belle neige !

Oui. Mais qui avait ordonné à cette neige de tomber si à propos ? Qui lui avait donné assez d'attraits pour inviter les chevreuils à la promenade ?

Qui en avait façonné la surface pour lui donner le degré de consistance justement requis pour permettre à certains pieds de faire impunément ce qu'elle refusait à d'autres ? Tout cela faisait dire aux chasseurs chrétiens : il faut que Dieu ait mis du sien dans cette affaire ; et à ceux du voisinage qui n'étaient pas encore chrétiens : il faut en convenir, la *médecine des Robes-Noires* est plus forte que la nôtre.

*A continuer.*

#### DÉMISSION DE M. CH. LENORMANT.

M. Ch. Lenormant nous communique la lettre suivante, qu'il a adressée aujourd'hui à M. de Salvaudy, ministre de l'instruction publique.

Monsieur le Ministre,

Permettez-moi de remettre sous vos yeux l'exposé des faits qui se sont passés ce matin en votre présence, et qui motivent la grave détermination à laquelle je me suis arrêté.

Vous aviez convoqué M. Roussel, vice-recteur de l'Académie de Paris, M. Leclerc, doyen de la Faculté des Lettres, et moi, pour aviser au moyen de rétablir l'ordre dans mon cours, troublé depuis quelques semaines.

Dans cette conférence j'exprimai ma répugnance invincible à accepter tout autre moyen que des mesures académiques et universitaires, et je demandai que, lors de ma prochaine leçon, M. le doyen de la Faculté voulût bien me prêter l'appui moral de sa présence.

A cette demande, M. le doyen répondit par un refus catégorique, motivé sur ce qu'il *désapprouvait mes doctrines*, et il ajouta qu'en parlant ainsi, il exprimait l'opinion de la Faculté.

Votre bienveillante intervention, M. le Ministre, ne put décider M. le doyen à rétracter ni son refus, ni les motifs dont il l'accompagnait.

Je dus alors remercier M. le doyen de ses loyales explications, qui ne me faisaient d'autre alternative que de me retirer immédiatement.

Je vous prie en conséquence, M. le Ministre, d'agréer ma démission des fonctions de suppléant du professeur d'histoire moderne à la Faculté des Lettres, fonctions dans lesquelles m'a maintenu pendant onze ans l'honorable confiance de M. Guizot, mon titulaire.

Veillez recevoir, M. le Ministre, l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

LENORMANT.

Paris, le 14 janvier 1846.

M. Lenormant nous fait en même temps l'honneur de nous écrire à nous mêmes la lettre que voici.

Monsieur le Rédacteur,

En vous priant d'insérer la lettre ci-jointe dans votre numéro de ce soir, veuillez vous charger d'être mon interprète auprès de la jeunesse à la fois si zélée et si sage qui m'a prêté son appui dans la crise que je viens de traverser. Quelle persiste dans le bien ! Qu'elle se persuade que la modération est son premier devoir ! Qu'elle ne donne aucun prétexte à ceux qui voudraient la confondre avec les hommes dont l'émeute et l'injure sont les seules armes contre le progrès de la vérité ! J'ai le droit de compter sur l'affection de la jeunesse : elle ne peut m'en donner une meilleure preuve qu'en méditant avec calme sur ce qui m'arrive.

Veillez aussi annoncer à vos abonnés que, nonobstant ma démission, je continuerai la publication périodique de mes leçons, que j'ai commencée chez M. Lecoffre.

Agréez, Monsieur le Rédacteur, l'expression de mes sentiments distingués.

LENORMANT.

Paris, 14 janvier 1846.

Nous nous abstenons de tout commentaire sur ces documents ; ils parlent assez haut. Les catholiques de France les accueilleront avec un profond sentiment de respect, d'orgueil et de douleur ; car si nous sommes fiers à bon droit de l'homme qui sait honorer ses convictions et les nôtres par une conduite si généreuse, quelles tristes réflexions ne font pas naître les caractères et les actions que nous sommes forcés de lui comparer.

C'est pour nous une vive satisfaction d'enregistrer les témoignages de sympathie dont les hommes de savoir et de foi se plaisent à entourer M. Lenormant. Déjà, au mois de novembre dernier, M. Lenormant avait été en considération de son érudition et de sa doctrine catholiques, nommé directeur de la Société des Antiquaires de Normandie. Il vient d'être élu hier président de la Société Ethnographique, et vice-président de la Société des Antiquaires de France.

Nous applaudissons de grand cœur à ces hommages, et cette manière de venger l'habile professeur des injustices dont il a été victime de la part de l'Université, nous paraît aussi honorable pour lui que pour les sociétés savantes qui le placent à leur tête.

Univers.

#### LETTRE DE MGR. L'ÉVÊQUE DE CHALONS.

Châlons, 16 janvier 1846.

A Monsieur le Rédacteur de l'Univers.

Certes, Monsieur, c'est une bien surprenante nouvelle que celle que vous annoncez dans votre feuille de ce jour. La démission de l'honorable M. Lenormant, ce noble et généreux défenseur de la vérité catholique, est un événement qui effraie à la fois sur l'avenir de tous les droits et de toutes les